

CURIOSITÉS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

Ne faut-il pas, pour satisfaire l'ardent besoin de vérité qui nous possède aujourd'hui, qu'on nous fasse même aux détails du caractère, de la physionomie, du langage, du costume de nos héros ?

Louis XI 1461-1483

Louis XII 1498-1515

CHARLES VIII, dit l'Affable

1470-1483-1498

EXPÉDITION D'ITALIE

1494-1495

— Suite —

JUGEMENT. — Anne de Beaujeu disait à son frère de l'expédition d'Italie « Que c'était vouloir payer cher, un long repentir. »

Le droit de la France sur le royaume de Naples pouvait être incontestable en théorie ; mais l'entreprise d'une telle conquête n'en paraissait pas moins téméraire. Déjà on l'avait tentée plusieurs fois, et toujours les armes de la France étaient allées se briser contre des rivalités ennemies. (Laurentie)

PERSONNAGES PRINCIPAUX. — Ferdinand I, Alphonse II et Ferdinand II de la maison d'Aragon et rois de Naples ; — Alexandre VI, pape ; — Pierre de Médicis ; — Ludovic le More et Galéas Sforza ; — Henri VII ; — Maximilien ; — Ferdinand le Catholique ; — Louis, duc d'Orléans ; — Commines ; — Jérôme Savonarole ; — Zizim ; — Bayard ; Gilbert de Montpensier ; — Le maréchal d'Aubigny ; — La Trémouille ; — Bajazet.

Dans un corps faible et longtemps souffreteux, Charles VIII cachait une intelligence mal équilibrée : une imagination qui s'enflammait violemment au contact de ces idées de gloire qui avaient cours dans une société où l'honneur chevaleresque était encore tout-puissant sur les âmes ; un jugement incapable de calculs froids et précis, inhabile à proportionner la fin aux moyens dont il pouvait disposer ; une volonté se manifestant d'abord avec opiniâtreté, stimulée

par un certain amour-propre que le roi tenait de son père ; mais qui se lassait vite et impuissante devant de grands obstacles. Au milieu des batailles, en face du danger, s'il s'agissait d'affronter la mitraille ennemie, Charles VIII avait le courage des rois les plus célèbres de sa race. Il comptait vingt-un ans. S'attribuant tout le mérite du succès des dernières expéditions et des négociations qui avaient eu pour résultat son brillant mariage et la réunion de la Bretagne à la

France, il voulut désormais gouverner seul. Anne de Beaujeu devina le désir du roi et avant qu'il lui exprimât son intention et sans laisser encore tout à fait la cour, elle délaissa l'administration ; ne s'y mêlant qu'à la demande expresse de de son frère ou de loin et sans avoir l'air d'y toucher.

Le succès de la politique française en Bretagne avait eu un violent contre-coup chez les nations voisines et une ligue formidable se forma de nouveau. Au lieu de braver ses ennemis, le roi de France préféra les calmer par des négociations et apaiser leurs appétits par de l'or et des terres. " Par le traité d'Etaples, il promit à Henri VII la somme de 745,000 écus d'or, payable en quinze ans ; à Narbonne, il rend à Ferdinand le Catholique la Cerdagne et le Roussillon sans exiger même les sommes déboursées et malgré les protestations de Perpignan qui veut rester Français ; dans le traité de Senlis, Maximilien recouvre pour son fils l'Artois, la Franche Comté et le Charolais, conquête de Louis XI. C'étaient là toutes nos frontières essentielles à la défense du royaume."

Où donc tendait cette conduite désastreuse pour la France ; quels en étaient les motifs ? Charles VIII depuis longtemps caressait un rêve qu'il se croyait assez puissant pour réaliser. Les lectures qu'il avait faites des grands exploits, ainsi que les noms fameux des héros de l'antiquité, puis de Charlemagne et de Saint Louis, dont il occupait le trône, avaient toujours eu pour effet d'exciter en lui de vagues projets de conquêtes lointaines, d'aventures chevalresques accomplies aux dépens des ennemis de la croix et du nom chrétien ; ces pensées s'étaient fortifiées au point de prendre la

consistance d'un dessein arrêté. " Les hommes médiocres, dit à ce sujet un historien, ne sont pas à l'abri des grands rêves qui ont plus d'une fois séduit et perdu les plus grands hommes." Charles VIII rêvait donc une croisade et le rétablissement de l'empire grec.

Mais il se rappelait les dangers, les embarras, les retards d'un long voyage à travers la Méditerranée et une occasion vint justement lui offrir l'avantage d'un poste sûr, où il pourrait rassembler ses troupes à une petite distance de la Grèce, les rafraîchir et les reposer avant de les lancer sur l'Orient. Le parti angevin s'était réveillé à Naples et secondé par d'autres haines et d'autres ambitions italiennes, il avait envoyé des députés auprès de Charles, lui rappeler ses droits sur Naples et lui offrir le trône.

De qui la maison de France tenait-elle ses droits au royaume de Naples ?

Nous sommes heureux de retourner un peu sur nos pas ; ce n'est pas à toutes les pages de l'histoire que les figures royales brillent d'un éclat aussi doux que celle du *bon roi* René d'Anjou. Ce dernier descendant direct de la deuxième maison d'Anjou qui avait eu pour chef, Charles, frère de Saint Louis, possédait les duchés de Lorraine et de Bar, le comté de Provence et le funeste héritage de Naples dont un roi d'Aragon venait de le dépouiller sans lui enlever toutefois l'espoir de le posséder jamais.

Quel joli portrait les historiens nous ont laissé de ce vrai père des peuples de l'Anjou et de la Provence. " René chercha un remède à tant de malheur, (la mort de ses fils) dans le commerce des muses et dans la pratique des vertus. Parmi un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits de ce roi poète, on cite la

Corquette de la douce merci et le mortifinement de ruine plaisance. Il aimait aussi la peinture, et même il y excellait : plusieurs églises de Provence sont encore ornées de ses tableaux. L'amour des beaux-arts ne le détourna jamais de l'exercice de ses devoirs. Le fond de son caractère était la bienfaisance, l'humanité : on dit que toutes les fois que le vent du nord soufflait pendant quelques jours de suite sur la Provence, il publiait un édit pour diminuer les impôts. Ses sujets qui le chérissaient comme leur père, lui déférèrent de son vivant le titre de *bon*, premier attribut que les mortels reconnaissants aient donné à l'Être-Suprême. La nouvelle de sa mort répandit la consternation dans la ville d'Aix ; les artisans fermèrent leurs boutiques, accoururent au palais, voulurent voir encore une fois leur souverain, leur père, et lui prenant respectueusement les mains, ils les couvraient de baisers et les arrosaient de larmes. " Un chroniqueur parle ainsi des vertus du bon roi. " De ses mœurs il estoit tenu homme juste et preud'homme qui jamais ne fist tort à aucun. En humanité, religion, libéralité et noblesse de courage, il oultre passait tous les roys qui par avant luy avoient régné en Sicile. Et eut cette louenge qu'il ne fust onques noté ni souillé de mauvais vice, lequel, ainsi qu'il est bon à croire, par cruelle mort (toutefois en bonne vieillesse), abandonnant ses vergers et jardins terriers, passa aux amènes et délectables jardins élysées, exempts de toute hiémalle froydure et excessive chaleur, qui est paradis, l'habitation des âmes bien heurées ; ce que Dieu par sa grâce luy octroye. "

" Charmante naïveté ; ajoute un histo-

rien de nos jours ! Effusion touchante d'amour ! "

Le chroniqueur écrivait trente ans après la mort du duc d'Anjou, et son enthousiasme, après quatre siècles, répond à la popularité innocente qui entoure encore le nom poétique du bon roi René ! "

Pardonnez-nous s'il vous plaît, chers élèves, ces interminables citations et ce long arrêt devant un personnage secondaire, c'est que ces hommes, qu'on accuse de faiblesse et qui ne sont qu'impuissants à commettre l'injustice à employer la ruse ou la cruauté reposent vraiment l'œil et le cœur de celui qui est obligé de fouiller dans le passé ou partout il y a du sang, partout des hommes qui ont recours à la bassesse pour se grandir, où presque toujours vous cherchez en vain l'honneur vrai, la force et la grandeur que vous aviez rêvés.

René par son testament légua la Lorraine au fils d'Yolande, sa fille aînée, l'Anjou à Louis XI, la Provence et Naples à son neveu, Charles du Maine. Ce dernier mourant donna Naples et la Provence au roi de France. Louis XI se garda bien de jeter des soldats dans une entreprise dont les résultats étaient aussi peu sûrs : mais son fils moins prudent accueillit avec empressement la demande des Napolitains.

(A continuer).

QUESTIONS HISTORIQUES.

15. Maximilien d'Autriche a-t-il épousé Anne de Bretagne ?
16. Quelles étaient les armes et la devise du chevalier Bayard ?

NOTRE RETARD

Chers lecteurs,

Etes-vous jamais tombés en léthargie ?
— Non ?

Je ne puis m'empêcher de dire que c'est heureux et cependant je ne suis pas loin de désirer que l'accident vous soit arrivé : vous auriez une idée beaucoup plus juste de l'état pénible d'où je sors brisé.

On dit, — est-ce les hommes de l'art qui parlent ainsi, je l'ignore, et que m'importe. — on dit que dans ce sommeil qui ressemble à la mort, le malade conserve cependant l'usage de ses facultés ; seulement il est absolument incapable de manifester sa vie par le moindre signe extérieur. Il entend les sanglots de ses parents, les plaintes de ses amis. — Il est mort !!! Crie-t-on, sanglotte-t-on, braille-t-on, autour de lui. Comme il voudrait leur dire : Non ! non ! je vis ! Taisez-vous, malheureux. Je ne suis pas mort, mais vous êtes capables de me tuer.

Ah ! grands dieux ! Quelle situation !

Eh ! bien, voilà mes sensations depuis un mois ; voilà ce que j'ai souffert !

Notre presse surmenée, vieillie, s'est brisée, nous a refusé tout service.

— *Les Curiosités de l'Histoire de France* sont mortes !

— Ah !!!

— Hélas !!!

— Si vite ? — Encore dans les langes et mourir !

— Ah ! Ah ! Ah !

— Curieux !

— Nos 25 centims ?

— Perdus !

Distinguez-vous le changement de mode ? C'était tantôt mineur, tantôt majeur. Quelquefois en sourdine, voilà, quelquefois les cuivres éclataient, les trompettes sonnaient.

Au milieu de tout cela avoir vingt numéros en tête et ne pouvoir pas en imprimer un seul ; ne pouvoir pas crier je vis encore ! je paraîtrai !

Pauvre presse !

Nous avons aussitôt fait venir le médecin.

Une des principales roues avait une inter-

minable blessure. On a cautérisé, pansé, bandé la plaie. Après quelques jours, on essayait de marcher ; nouveau craquement, nouvelle blessure, nouvel arrêt. Le retard allait être indéfini et l'homme de science déclara que l'instrument ne pourrait plus servir qu'aux ouvrages légers.

Pauvre presse !

C'est là l'histoire des vieux serviteurs.

Je la revis le lendemain de la seconde catastrophe ; elle était un peu démantelée ; quelques pièces manquaient au mécanisme. Elle connaissait l'arrêt de la science et se plaignait doucement.

— Qu'importe, disait-elle, répondant à ses pensées, je vous ai loyalement et longtemps servis ! Mais la sentence est sévère : avoir fait retentir le vieux monde et les sierras du Mexique sous la puissance de mes accents, et ne plus parler que dans l'annonce, la réclame, l'affiche que l'on placarde au coin des rues ! Avoir fait entendre l'harmonieuse *Voix de l'Écolier* jusque dans la ville des Césars et des Papes et ne plus répéter aujourd'hui que des formules en ce style de palais qui ébranle le tympan d'une si douloureuse façon !

Oh ! la décadence était déjà commencée...

Je ne désire plus qu'une chose : une courte vieillesse. Je vais trop souffrir. On va sans doute installer à mes côtés une jeune presse qui a tous les talents et tout le brio des jeunes gens du jour, avec cette arrogance, cette fatuité qu'ils ont échangées contre le sérieux des caractères d'autrefois. Mon temps, mon siècle est fini. J'ai hâte de disparaître et de sommeiller pour toujours.

Que voulez-vous que je dise devant ce désespoir *bélisarien* ? Les plaintes étaient si vraies. Quelles consolations trouver ?

Vous comprenez donc ma douleur et mon retard.

Je demande pardon à tous mes abonnés : à ceux qui m'ont pleuré, de les avoir privés du plaisir d'entendre des voix amies qui leur parlaient d'une maison regrettée ; à ceux qui se sont réjouis, de l'ennui que je vais de nouveau leur causer ; à ceux qui m'ont payé et à ceux qui me paieront, de l'injustice dont bien involontairement je me suis rendu coupable à leur égard ; à ceux qui ne me paieront pas, d'augmenter encore la gravité de leur CRIME.

Petite Littérature

LA CHAPELLE

— Suite —

RICHE ET MERVEILLEUX DON DE SA MUNIFICENCE,
FRÈRE DE SA TRÉMOU, ŒUVRE DE SA PUISSANCE,
AU DOUX CŒUR DE JÉSUS SE CHANTE NUIT ET JOUR !
GLOIRE, LOUANGE, HONNEUR, RECONNAISSANCE, AMOUR.
(Ces vers se lisent sur l'un des murs du sanctuaire.)

DÉCORATIONS DE LA VOUTE

Toute œuvre d'art quelque peu digne de ce nom n'est rien autre que l'épanouissement d'une grande et généreuse pensée ; un édifice c'est un livre aux pages éloquentes ; un temple où l'architecture a reçu des développements, c'est un poème dont les grands traits et les mille ornements disent toute l'émotion du poète chrétien qui en est l'auteur.

La pensée mère, ici, éclate partout : c'est Jésus-Christ manifestant son amour aux hommes, montrant son cœur dont les battements sanctifient les justes et sauvent les pécheurs, cette fournaise d'amour dont il ne pouvait plus contenir les flammes, où vous seriez sur le champ consumés par les divines ardeurs, si vous vous y jetiez tout entiers. Les tableaux disséminés dans les panneaux, les médaillons et les trèfles de la voûte chantent l'éternel dessein de la RÉDEMPTION. L'agneau pascal, placé dans ce trèfle qui domine le tabernacle, n'est que le reflet du sacrifice auguste de l'autel. Suivent, dans des médaillons séparés, les personnes de l'adorable Trinité. Avant d'examiner chacune des figures, je vous dirai, chers amis, que nous suivrons plutôt la pensée

qui a présidé au travail que la peinture de l'artiste ; celle-ci est certainement inférieure à son plan.

Voici le Père éternel. Il contemple le monde, les débris de son œuvre. Vous devez découvrir dans la figure de ce Dieu, indignation, puissance et amour. Cet homme qu'il a formé à son image, qu'il a aimé de toute éternité, a oublié sa noble origine, et souillé en lui-même l'image de son Créateur. Cependant celui qui a tiré le monde du néant n'est pas impuissant à le régénérer ; mais il l'a créé d'un souffle et il va le racheter au prix de son sang ; il offre son propre Fils. Nous ignorons où le décorateur de notre chapelle a pris le modèle de ce sujet. Ainsi environné de rayons écia-tants et couronné de blancs cheveux, sa draperie légèrement soulevée par le vent, le maître du monde apparaît au milieu des nuages avec une majesté vraiment divine ; mais c'était la figure de la *Création* de Raphaël qu'il fallait à cette voûte. Nous eussions aimé à voir planer au-dessus de nous ce Dieu qui se penche vers l'homme pour lui insuffler la vie ; les cheveux et la barbe

tordus par un grand soufle, étendant ce bras qui vient en se jouant de façonner des mondes. C'eût été beau.

Le Sacré-Cœur remplit le médaillon suivant. Cette seconde personne de la Trinité sainte est représentée assise sur les nuages ; de ses mains, de son cœur, de son flanc s'échappent d'éclatants rayons ; une auréole entoure sa tête. La pensée prend ici de l'originalité et de la grandeur : au lieu du crucifix, d'un Dieu sanglant, du calvaire, point culminant de la rédemption, on a préféré Jésus nous offrant son cœur où se sont concentrés les souffrances que nos péchés ont coûtées à la divinité. La redemption fut une œuvre d'amour avant d'être une horrible passion.

La colombe blanche planant, sur un fond d'azur, représente l'Esprit-Saint dont le soufle régénérateur s'est uni à la puissance du Père à l'amour du Fils pour remplir de pensées nouvelles les apôtres et les vieilles sociétés.

Peut-on songer au sublime mystère des souffrances amoureuses de notre Dieu sans apercevoir la figure douce et suppliante de Marie ? La mère de douleurs agenouillée, les bras étendus fait le sujet du cinquième médaillon.

(A suivre.)

HERVÉ

NOUVELLE DE COLLÈGE

Suite

La messe terminée, en déposant la chasuble et l'aube, le vieux curé tapa sur la joue d'Hervé qui l'aïdait et lui dit :

— Cours dire à ta mère que tu vas déjeuner avec moi ce matin, afin qu'elle ne t'attende pas et tu regarderas les fleurs au jardin. Je sors bientôt.

Et il se laissa choir sur son prie-Dieu ; et il pria tout haut le bon vieux curé, la tête dans ses mains sur lesquelles retombèrent ses cheveux d'argent.

— Merci, mon Dieu, disait-il, de cette dernière visite dont vous venez d'honorer la demeure délabrée de mon pauvre corps. Réchauffez de votre sang mon cœur qui s'affaisse ; donnez la force à ma volonté languissante. Vous m'accordez encore un jour, Seigneur. A quoi l'emploierai-je ? J'ai des pauvres ; j'irai visiter les fiévreux de la côte, et en revenant j'arrêterai chez Pierre Tourneux. Il y a huit ans qu'il n'a pas fait ses pâques et il ne m'a jamais pardonné les paroles que je lui ai dites à propos de ses fréquentes ivrogneries. J'ai peut-être été dur. Vous m'avez sans doute pardonné. Mon Dieu, rendez donc fructueuse cette nouvelle démarche que je tenterai auprès de ce prodige.

Et le vieillard, après un instant de prière silencieuse, fit un grand signe de croix, mit un peu d'ordre dans la sacristie, pressa son bréviaire sous son bras et se frottant les mains gaiement, il regagna son presbytère. Il respirait avec délices l'air chargé des mille parfums champêtres, il avait redressé sa haute taille et ses épaules habituellement voûtées ; il allait regardant le ciel bleu.

Il y avait du vieux chêne, dans ce vétérinaire des autels.

Nous l'avons bien connu. Il aimait à ses heures d'expansion à nous raconter ses débuts dans la paroisse de C***, il y avait trente ou quarante ans. Son évê-

que qui connaissait la forte trempe de son caractère l'avait choisi pour la direction de ce poste mal administré jusque-là. Il avait bataillé du haut de la chaire ; il avait lutté dans son cabinet de travail, où il savait attirer ceux dont les places restaient obstinément vides à l'église, il avait même relancé jusque dans leurs demeures ses adversaires les plus violents dont la verve anticléricale perdait chaque jour de sa vigueur, et dont le chapeau devait finir par s'ôter respectueusement au passage de leur pasteur dévoué. Il fit toujours tant et si bien que l'on comprit la vérité de cette parole : " Il n'y a point d'autre parti à prendre que d'obéir à un maître qui dit qu'il veut l'être " ; et il fallait bien aimer celui qui aimait jusqu'à l'héroïsme. Tout était rentré dans le calme. Les habitants de C* aimaient leur curé à l'unanimité, surtout les pauvres déjà tous ses débiteurs, et les malheureux qu'il avait retirés du cloaque de leurs désordres, et les enfants qui le saluaient et accouraient du plus loin qu'ils apercevaient son chapeau de paille noire, qu'ils voyaient flotter au vent sa soutane luisante.

Il rejoignit Hervé.

C. L.

(A suivre.)

QUESTIONS LITTÉRAIRES

11. En quelle année fut jouée *Esther*, et quels personnages de la cour crut-on voir dans certains personnages de la pièce ?

12. Aussitôt après la première représentation d'*Esther*, quelles paroles Louis XIV adressa-t-il à madame de Sévigné concernant Racine et son drame ?

13. Citez les jugements de Boileau et de Voltaire sur *Athalie*.

14. Donnez l'étymologie des mots suivant que l'on trouve dans la première scène d'*Athalie* : Solennel, fameuse, orné, festons, trompette, courroux.

15. Faites l'analyse oratoire du *Discours d'O'Connell au meeting de Clare* (Rhétorique de Verniolles, page 264).

Réponses aux questions littéraires de la page 40

7. La Pentecôte.

8. En 1691, par les pensionnaires du monastère de *St-Louis*, à Saint-Cyr.

9. Les quatre premiers vers qui ouvrent le discours de Joad sont en même temps une récitation et une préparation, ils manifestent admirablement le cœur et l'intelligence du grand-prêtre. Cette comparaison si juste de termes, si forte en son tour a pour base la grande foi du lévite, avec les deux vers qui la suivent elle est bien faite pour écraser d'un même coup l'échafaudage des frayeurs d'Abner et pour grandir l'âme qui l'a produite aux yeux du général des armées juives

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Après ce début puissant, où il est tout entier à la défense du Dieu qu'il a servi et chéri depuis son enfance, Joad se tourne vers l'homme, il va tenter de le gagner

à sa cause. Avec quelle habileté, quelle douceur, quelle bienveillance il aborde la question ! Il relève celui qu'il vient d'abattre. C'est surtout dans l'exorde que doivent se manifester les mœurs de l'orateur, celui-ci est parfait, il contient intelligence, foi, courage, bienveillance, et il ne s'arrête qu'après ces vers :

Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encore le cœur israélite.
Le ciel en soit béni !

Il en est venu presque insensiblement à la proposition.

Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contez-vous ?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Proposition qu'on peut traduire ainsi. Allons, Abner, il faut lutter, l'amour que vous portez encore au souvenir de vos rois, votre foi, votre courage vous le commandent. L'amour que vous portez encore au souvenir de vos rois :

Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,

Votre foi :

Et même contre Dieuève son bras perfide :

Votre courage :

Et vous l'un des soutiens de ce tremblant Etat,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurates seul nos villes alarmées
Lorsque d'Oschozias le trépas imprévu,
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu .

Suit une chaleureuse réfutation à laquelle Joad donne la forme de l'argument personnel.

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche !
Voici comme ce Dieu vous répond par sa bouche .
Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
L'ar de stériles vœux pouvez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Aije besoin du sang des boues et des génisses ?
Le sang de vos rois eric et n'est pas écoté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impïété ;
Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes ;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

Abner ébranlé tente de rejeter sa fau-

te sur le peuple dont il étale la faiblesse, énumère les craintes :

ABNER

Eh ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
L'éteint tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autre fois si jaloux,
Etc., etc.....

Joad, armé de l'histoire où sa foi trouve des armes terribles contre les murmures impies du peuple, énumère à son tour les miracles de Dieu en faveur d'Israël. Quelle ardeur ! Quel souffle ! quelle éloquence !

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'eff ts montra-t-il son pouvoir ?
Au as-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quel : toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
Etc., etc.....
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.

A ces vers élégants, pleins, brillants et forts reconnaissons, nous, le prince de la poésie française, doct la perfection du style a depuis fait le désespoir de nos poètes.

C. L.

10. Explication de la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Louvois la traduisait par : *Seul contre tous*. Le grand roi, dans ses mémoires, paraît l'entendre ainsi : *Il* (c'est-à-dire le soleil) *suffirait à éclairer d'autres mondes*. Plus généralement, on admet qu'elle signifie : "*Au dessus de tous*" (comme le soleil).—De ces différentes interprétations, qui toutes s'accordent à reconnaître la sublimité du personnage pour lequel elle a été faite, il résulte cependant que cette devise n'est pas d'une clarté aussi manifeste que l'astre dont on doit forcément l'accompagner ; car sans cet emblème on ne saurait lui donner qu'un sens vague et indéterminé.

Musée des Familles